Jacques Glenat-Guttin:
Le pas décisif vers l'édition, bientôt...

L'air timide et effacé de l'étudiant qu'il est encore, Jacques Glénat-Guttin est aussi, à 22 ans, l'une de ces « vedettes parallèles » que la bande dessinée secrète de temps à autre. Son fanzine « Schtroumpf, les cahiers de la bande dessinée » devient progressivement l'encyclopédie de la B.D. à laquelle chacun se réfère pour trouver un renseignement sur un auteur ou un dessinateur. Depuis bientôt un an, « Le canard sauvage » publie aus i des inédits de dessinateurs célèbres ou débutants. Glénat-Guttin, le garçon que tous les « fanéditeurs » envient, se raconte :

« Au départ, j'étais collectionneur de bandes dessinées. Je recherchais tous les vieux albums, tous les journaux, et j'avais réuni une assez belle collection. Puis j'ai voulu prendre contact avec d'autres collectionneurs et j'ai publié un petit bulletin avec des annonces plus mon petit avis sur la bande dessinée. Ainsi est né, en 1969, « Schtroumpf ». J'ai choisi ce nom parce qu'au départ il était tout petit, tiré à cent exemplaires sur une ronéo entre les tracts maoïtes des copains de fac, à Grenoble. Immédiatement tous mes amis collectionneurs se sont abonnés, et ça a été le premier fanzine. Ensuite, on est passé par tous les stades qui font qu'une revue naît : photos, publicité et petites annonces, couleurs... Finalement le succès est venu, et on a tiré « Schtroumpf » en offset, le dernier numéro à plus de 15.000 exemplaires ce qui est le plus gros tirage des fanzines français. Il y a une contradiction d'ailleurs : comme c'est important, les autres fanzines ne nous reconnaissent plus comme fanzine, mais nous assimilent aux revues. En fait, la question est insoluble. Maintenant, c'est la mode alors tout le monde dit : « je vais faire un fanzine ». Mais comme on n'a rien à dire, rien à mettre dedans, on sort deux, trois numéros, et puis on arrête, ce qui dissuade les gens de s'y abonner. Mais il y a de la place pour tout le monde... ».

— Vous avez apporté une innovation avec « les cahiers de la bande dessinée » en allant interviewer un dessinateur et en publiant un dossier très complet sur lui avec dessins inédits, archives etc... Les dessinateurs vous recevaient-ils bien, au début ?

— « Il y a eu trois périodes. La première, très bonne. On était les seuls à faire ça, et les dessinateurs étaient à la fois étonnés et ravis qu'on s'intéresse à eux. Numa Sadoul, mon principal collaborateur et moi, allions les voir pour de très longues interviewes. Puis, tout le monde en a fait autant et les gens étaient agacés « oh, encore un fanzine... ». Et maintenant, la plupart des dessinateurs attendent qu'on vienne les voir « enfin, ils se sont décidés à faire un dossier sur moi... » ce qui fait qu'on a encore beaucoup de travail car on n'a pas épuisé le sujet, loin de là ».

— Tout ça amène à autre chose : n'allez vous pas devoir choisir entre l'édition et... vos études ?

— J'ai déjà choisi : j'étais étudiant en pharmacie, mais je ne pouvais pas apprendre de la chimie organique et aller à l'imprimerie. Alors je fais lettres modernes et je me prépare à franchir le pas décisif vers l'édition, où beaucoup de projets m'intéressent: C'est presque un drame parce que jusque là, les gens nous trouvaient bien sympathiques et nous laissaient tranquilles, mais maintenant il va falloir faire une société, les impôts s'intéressant à nous... et la fabrication d'un numéro de « Schtroumpf » nous coûte plusieurs millions. L'ennui, c'est que je prends tant de plaisir à éditer que la rentabilité est rarement assurée, et au mieux on retombe sur nos pattes, contrairement à ce que croient beaucoup de gens. Il va falloir essayer de faire du commercial qui marche très bien pour financer le reste, ce qu'on a plaisir à éditer même si on sait que ça ne se vendra pas... ».

Jacques Glénat-Guttin ? Un monsieur très sage, finalement.

Claude Moliterni:
Vers un jumelage Angoulême-Lucca?

Le temps n'est pas à la fausse modestie : c'est grâce à Claude Moliterni que la bande dessinée est devenue un phénomène majeur de la fin du XXme siècle. Il y a dix ans qu'il se consacre exclusivement à cet art, et sa revue « Phénix », aujourd'hui éditée chez Dargaud, fait figure de « Bible » de la B.D. Il est également à l'origine de la création du groupe « Ikon », association mondiale qui regroupe désormais tout ce qui compte dans ce domaine, dessinateurs, scénaristes, éditeurs... C'est de sa rencontre avec Francis Groux, il y a plusieurs années, qu'est né le salon « Angoulême 1 », événement international et chance unique pour la Charente.

Claude Moliterni parle de sa passion :

« Il y a dix ans, nous avons pensé, avec mon ami Pierre Couperie, qu'il fallait s'occuper de la bande dessinée, la faire évoluer, la stimuler, un peu comme avait fait Panassié pour le jazz. Nous avons commencé par une exposition à Paris, et avec des agrandissements, nous avons voulu montrer aux gens que la B.D. était un art. Nous avons fait un triomphe, et nous avons commencé un tour du monde avec cette exposition. Il y a huit ans, j'ai trouvé un imprimeur pour la revue « Phénix », où nous avons développé nos théories, avec des études et des informations qui étaient données pour la première fois. Avant « Phénix » il faut tout de même citer « Rantanplan » de André Leborgne, qui est lui le premier fanzine du monde, mais nous ne sommes pas un fanzine. Il faudrait aussi parler de Henri Filippini, Jean-Pierre Dionnet, spécialiste de l'underground et de beaucoup d'autres dans le monde.

Et aujourd'hui, le groupe « Ikon » est devenu une maffia, rien ne peut se faire sans nous. Ce n'était pas du tout l'objectif de départ, mais ce sont les faits, certains l'ont compris à leurs dépens...

Alors il y a Angoulême, fait exceptionnel : il y a trois ans, je suis venu seul faire une conférence à la demande de Francis Groux, et j'ai fait sa connaissance. C'est quelqu'un d'exceptionnel, qui aime et surtout qui connait la bande dessinée. Avant lui, beaucoup de villes très importantes m'avaient proposé des choses fabuleuses pour organiser des congrès de bande dessinée. Mais nulle part il n'y avait de Francis Groux, et c'est comme ça qu'Angoulême a été choisie : on a réussi le tour de force de réunir tous les éditeurs, qui se détestaient cordialement, et d'organiser tout ça ensemble, sur des bases bénévoles, je le précise bien en raison du succès qu'avait eue la quinzaine de la bande dessinée en 1972. L'aventure avait déjà été accrochée à une autre locomotive extraordinaire, grâce à Renaldo Traini qui organise les congrès de Lucca (en Italie) depuis neuf ans, ce que jusque là on n'avait les moyens de faire nulle part en France. Il y a bien sûr les Conventions de Paris, mais elles ne durent qu'une journée. Quand Francis Groux m'a dit qu'il voulait « refaire Lucca » à Angoulême, je lui ai répondu que c'était une entreprise folle. On peut déjà dire pourtant que le but est atteint, et je souhaite que cela débouche sur un jumelage des deux villes, qui ont beaucoup de points communs par ailleurs. Il faut dire que sans Traini, Angoulême n'existerait pas, et que les rapports sont excellents, très amicaux. Ce n'est pas la concurrence, c'est la continuité.

Aujourd'hui, l'ORTF a dit « Angoulême, capitale mondiale de la bande dessinée ». C'est encore un peu exagéré, mais nous ferons tout pour que ce soit vrai dans un proche avenir.

— Claude Moliterni, un homme heureux, « Bien dans sa peau ». Si vous deviez formuler un vœu...

— Je suis d'origine corse. Alors, je dirai simplement, comme Madame Laetitia, « Pourvou que ça dourre »...